

Daly

Abu Nizar

Première partie



Roman

Daly

Abu Nizar – Première partie

© Daly, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-7923-6

Couverture : Illustration de couverture : © Daly

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À mon père.

Note de l'auteur

Ce roman est une uchronie, une réécriture de l'histoire telle que nous la connaissons. Elle prend comme point de départ des événements historiques, plus ou moins récents, pour leur donner des conséquences alternatives différentes de la réalité. Bien que ce roman s'inspire de faits divers réels, il n'en demeure pas moins une fiction. Les noms, caractères, professions, lieux ou incidents sont le fruit de l'imaginaire. Cette œuvre comporte des descriptions extrêmement détaillées de scènes explicites de violences physiques, psychologiques ou sexuelles susceptibles de heurter la sensibilité des plus fragiles et des jeunes lecteurs.

Je tiens à exprimer toute ma gratitude à [L. Carmen](#) pour son travail acharné et méticuleux en tant que correctrice de mon livre. Son attention aux détails et sa contribution ont grandement amélioré la qualité de cet ouvrage.

***« Ils ont des cœurs, mais ne comprennent pas.
Ils ont des yeux, mais ne voient pas.
Ils ont des oreilles, mais n'entendent pas.
Ceux-là sont comme les bestiaux, même plus égarés encore. »***
Le Coran, AL-A'RAF (les murailles), verset 179.

6 mois plus tôt

Une goutte de sang, et des larmes.

Et de la bave, et de la morve. Une barbe maculée et de la crasse dans les cheveux. Une paupière enflée et de la brume dans les yeux. Une peau tailladée et des gerçures aux lèvres. Une perle de sang dans sa bave, suintait de sa barbe, tombait sur son torse et glissait sur son corps. Nu. Meurtri. Puis, elle enlaça d'autres gouttes, et se perdit parmi les entailles.

Une musique de fond.

Elle était loin cette musique, c'était du rap français. Non, elle était proche. Très proche, elle résonnait affreusement dans sa tête. Du sang coulait de son oreille droite. Son lobule et son hélix avaient été écrêtés et quelque chose avait taraudé son tympan. Il n'entendait plus rien par cette oreille, et tout ce que celle de gauche saisissait lui accablait le crâne. Du rap français et des bribes de conversations qu'il n'arrivait pas à bien comprendre. Il n'était pas seul.

Un flou gaussien clairsemé de lueurs et sporadiquement clair.

Il ouvrit un œil. L'autre était ensanglanté, rouge et bleu. Il avait perdu la vue de l'œil gauche. Et ce qu'il parvenait à voir avec celui de droite était flou. Sa tête était baissée sur sa poitrine. Il regardait la goutte de sang tracer son chemin vers le bas. Il voyait de plus en plus clair. Il respirait difficilement et douloureusement. De petites bulles de morve sortaient de son nez ensanglanté, sûrement fracturé.

Il ne lui restait que deux doigts dans une main, et il n'y avait plus rien dans l'autre. Ses pointes amputées avaient été grossièrement cautérisées avec peu d'égard à leur état. Certainement dans le but d'arrêter l'hémorragie, et non de les soigner. Il était entièrement nu, assis sur une chaise en bois. Ses bras étaient sanglés au moyen de serflex derrière son dos. Ses jambes étaient écartées et ligotées aux pieds de la chaise. Impossible de les bouger, de toute façon il n'avait plus envie de bouger. Son sexe était posé à même le bois de la chaise, l'humiliation de sa nudité ne l'affectait plus. Il y avait de la terre sous ses pieds, de la terre battue.

Il redressa péniblement sa tête pour regarder le plafond. Il essayait de mieux respirer. Quelque chose comprimait ses poumons et déchirait ses entrailles comme une lame de poignard, mais il n'en voyait aucun. C'était une douleur interne, peut-être une ou plusieurs côtes fracturées. La lumière intense lui faisait

mal à l'œil, celui encore intact. Le plafond était peint en blanc. Un plafond voûté dont les arcades reposaient sur des piliers enfoncés dans la terre. Cet écho qui lui ravageait la tête, la blancheur de la peinture à la chaux et la terre battue... il en avait déduit qu'il était dans une sorte de cave, peut-être une cave à vin. Elle était immense, bâtit à l'ancienne, certainement sous un manoir encore plus imposant.

Il contemplait immuablement la voûte. Il essayait d'oublier cet enfer, de s'imaginer ailleurs. Mais il n'y arrivait pas, tout cela était bien réel et toute forme d'évasion était futile. Il remarqua enfin un palan à chaîne accroché au plafond, juste derrière lui. « Pourquoi ? Qu'est-ce qu'il me prépare encore ? » pensa-t-il. La simple vue de ce palan le terrifiait. Son tortionnaire avait fait preuve de tellement d'inventivité que chaque nouvel instrument était pour lui un augure désolant.

La voix de son bourreau, retentissante et cruelle, lui faisait encore plus de mal que cette terrible posture. Plus que ses innombrables lésions et fractures, plus que cette insoutenable musique. Par moment, il arrivait à saisir clairement quelques phrases d'un long monologue. La voix de son bourreau le fit sursauter. Sa première réaction fut de le chercher, car il ne le voyait pas. Il était hors de son champ de vision fortement diminué. Mais il comprit que même si son tortionnaire parlait de lui, il ne s'adressait pas à lui. Il y avait une troisième personne dans cette cave.

Un tatouage sur un torse nu traversa son champ de vision. Grossièrement dessiné à l'encre bleutée, le style était très proche de celui des tatouages de bagnards. Il représentait une dague esquissée au niveau des clavicules et traversant le cou de part et d'autre. De nombreuses gouttes sombres, des larmes de sang, avaient été dessinées au niveau des plaies d'entrée et de sortie de ce poignard et tombaient jusqu'au milieu de la poitrine. Un tatouage imposant certes, mais facilement dissimulable à condition de couvrir un tant soit peu la base du cou.

Tout le côté gauche de son visage lui faisait mal. En plus de son œil, il avait perdu la moitié de ses dents et sa mâchoire le faisait souffrir à chaque mouvement. Il essaya de regarder sur sa gauche, mais il lui était impossible de tourner complètement la tête. Il crut voir du fil barbelé par terre. Cela ne l'inquiétait pas plus que le palan à chaîne. Il avait dépassé la phase « *barbelé* » depuis bien longtemps, son corps en portait encore les scarifications.

Il ressentit une douleur aiguë en bas de son ventre, l'envie de pisser. Il se retenait, comme s'il retenait sur lui les derniers haillons de sa dignité. Il baissa la tête, regarda son sexe. À quoi bon ? Il n'y avait plus rien à défendre. Il se laissa

aller. Cela amusait son persécuteur.

« Oh, le vilain garçon ! regardez un peu ça, mon lieutenant... »

L'urine se répandit sur la chaise, puis coula sur le sol. D'abord jaune clair, puis rapidement jaune-nankin... jaune miel... ambre... il pensa que c'était sûrement à cause de la soif... jaune-fauve... rouge... il saignait. Cela faisait rigoler encore plus son bourreau.

« Putain ! t'en as pas pour longtemps toi... Bien, allons-y ! Finissons-en... »

L'écho de cette voix, cette cave puante, ce palan et ses chaînes, cette pisse et ce sang, ce tatouage... c'était la fin. Au fond de lui, il savait qu'il ne le laisserait pas mourir en paix. Ce n'était pas le genre de son bourreau, il ne faisait pas dans la miséricorde. Il lui avait tout dit et il ne lui servait plus à rien. Sa mort serait violente et vicieuse, assez pour satisfaire toutes ses envies sadiques.

« Lieutenant, permettez-moi de vous présenter Hakim Zouari. Petit enculé à ses heures perdues, et apprenti terroriste... »

Les pèlerins de l'aube

« Allah Akbar ! Allah Akbar... »

Il fait encore nuit. La lune est partie, mais les étoiles s'accrochent et ne cèdent rien, pas encore. L'aurore qui se profile à l'horizon les délogera bientôt. Le silence est encore là, lui aussi sera banni par les bruissements du jour. Cette partie de la nuit est toujours muette dans cette ville de la banlieue nord de Paris. Morne et morose.

Djamal est déjà réveillé quand retentit la récitation mélodieuse de l'appel à la prière d'Al-Fajr (l'Adhan). Un réveil quotidien dont l'heure exacte est programmée automatiquement sur une application qu'il a installée sur son téléphone. Encore dans son lit, il fixe son portable posé à portée de sa main sur la table de nuit, il écoute l'Adhan sans la moindre réaction, ou presque. Il y a toujours cette lueur à peine perceptible d'exaspération et de lassitude dans son regard. L'écran affiche 4 h 10.

Il s'assoit sur le bord du lit. Il contemple longtemps le sol en attendant de retrouver sa concentration fortement amoindrie par un sommeil inassouvi. Il se gratte sa barbe étrangement trop noire pour sa quarantaine passée. La fenêtre renvoie une clarté timide dans la chambre, elle éclaire sa moitié droite et assombrit par contraste sa moitié gauche. Un demi-visage aux traits à la fois coriace et accablé, un demi-T-shirt blanc et un bras musculeux bien sec aux veines gonflées. Une noirceur ténébreuse l'entoure comme une aura maléfique et engloutit la moitié de son corps. Il allume sa lampe de chevet, la chambre est meublée humblement, un lit, deux tables de nuit, une lampe sur chacune, un tapis, une armoire et une chaise sur laquelle un tas de vêtements est posé, paresseusement oubliés.

« *La prière est meilleure que le sommeil* », c'est la fin de l'Adhan. Il pousse un long soupir et il se lève. C'est le début d'une journée en tout point semblable à celle qui la précède. Une monotonie qu'il tient à respecter depuis environ une année.

Il ferme la porte de son pavillon et traverse lentement les quelques mètres qui le séparent du portillon constamment entrouvert de son jardin. Les branches asséchées débordent sur l'allée et se frottent à ses jambes. Mal entretenu, ce bout de terrain est envahi d'indésirables et de petites bestioles. Djamal habite au 6 rue Saint-Just. Son pavillon est à l'angle d'un carré d'habitations aussi pitoyables et